

# DONJON

Conte poético porno médiéval

*Djoé*

Il était une fois...mais c'est la dernière fois.

Il était une fois une vielle princesse qui n'attendait plus son prince charmant.

Elle était prisonnière d'un tyran rachitique qui digérait son fiel sur un trône décati.

Royaume de l'ennui et de la désolation.

La princesse avait tant brodé, que les murs étaient tapissés. Elle avait aussi crocheté une collection de lingeries en dentelle. Dans la cour du château, on trouvait quelques gardes, qui boitaient, buvaient des soupes, et préparaient des bouillottes pour la nuit.

Le tyran anorexique n'avait jamais abusé de la princesse, c'était un vieil homosexuel qui tournait quelques pages à son service. La princesse avait été déflorée par un grand dogue allemand qui vieillissait tranquillement au pied du lit.

Dans les geôles du château, couché sur le flanc, un vieux dragon se léchait les couilles, patte en l'air.

Dans une contrée voisine un vieux prince paresseux plantait des choux dans un jardinet. Il avait bien entendu parlé de la princesse mais il n'était pas motivé. Il s'intéressait davantage à la méditation et au feng shui. Enfant, il avait trouvé sa mère acariâtre et il continuait à s'interroger sur les contraintes de la vie en couple. Il avait construit une petite maison en chaume. Et il vouait une véritable passion pour les orchidées et les confitures. Il entretenait également un gourmand potager, des arbres fruitiers et des ruches.

Ses amis étaient un cheval blanc du nom de Pelleas et une petite chèvre qu'il appelait Pinata parce qu'elle était tout le temps pleine. Il tirait l'eau du puits et adorait faire de la pâtisserie le dimanche. Tout irait pour le mieux si le vieux prince n'était pas pétri de rhumatismes.

Un chevalier espagnol du nom de Percolatos déchirait fougueusement la plaine.

Adeptes du tuning, il avait ajouté à sa monture un porte-bouteille en cuir, des sacoches en métal sur flancs avec minibar, une petite valise sanglée avec tout son nécessaire de toilette.

Quand la testostérone lui débordait du slip, il s'arrêtait dans un village, violait et tuait avec arrogance !

Comme il passait près du château de la princesse et qu'il avait grand faim, il décida de s'y rendre. Il entra dans la cour, pourfendit et étripa quelques gardes malades qui essayaient lentement de se lever. Il éclata la porte d'un coup de botte et vit le nabot de tyran debout sur son trône.

Il avança face à lui et lui décrocha une mandale qui le fit virevolter.

« Tu m'as frappé ! Qui es-tu pour frapper ma face royale ? »

Le chevalier lui réaligna un bourre-pif !

« Il m'a frappé ! Qu'on saisisse cet homme et qu'on le foute aux fers ! Qu'est ce que tu fais ? Tu m'attaches ! Tu vas me violenter ? Tu pars ? Reviens, reviens immédiatement, frappe-moi si tu es un homme ! »

Le chevalier monta quatre à quatre les marches du donjon ! Défonça la porte de la princesse et fut surpris par sa vieillesse. Puis déceinturant son pantalon, il releva sa robe tapissée, fit péter le string en dentelle et lui ouvrit les jambes pour lui enfourner son braquemart ! La pupille de la princesse fit plusieurs tours et elle libéra un soupir ! Un long soupir qui s'était assoupi depuis plus de vingt ans. Ça faisait bien longtemps qu'un jeune sanguin ne l'avait pas retroussée jusqu'aux narines !

Les vieux pervers de gardes reluquaient par la serrure, massant des souvenirs de jeunesse. Ils s'enfuirent aussitôt que le prince libérera son feu d'artifice ! La vieille princesse foudroyée par la fougue avait rajeuni de vingt ans. Le visage épanoui comme une pizza. Elle lança aux gardes qui dévalaient l'escalier « De la viande et du vin pour mon invité, bande de chiens ! » Celui-ci, les bras et les jambes débordant du lit brandissait encore une queue qui bravait le ciel !

La brebis dans la cour du château chercha son agneau, quand sa narine reconnut l'odeur de son petit qui sortait de la

cheminée des cuisines. La vieille princesse se sentait revigorée, elle se sentait même la niaque d'être irritable ! Mais le prince espagnol ne lui laissa pas le temps de relever la tête pour lui redémonter la bascule arrière. La princesse haletante comme on court pour rattraper vingt ans de retard, hennissait comme une ânesse ! On servit aux amants dans le stupre et le foutre, une délicate souris d'agneau avec ses petites patates sautées, accompagné d'un vin à la robe échancrée. La princesse, royale et vulgaire, graissait sa bouche en dépenaillant la souris par l'os. Elle mâchait largement et laissait vibrer de plaisir sa gorge et son nez ! Le prince fouraillait la nourriture pour la jeter dans son gosier. Il rota, éructa comme on libère un monstre marin ! Ivre et repus, l'espagnol dégringola dans les abysses ! Il était vulnérable à ce moment-là, mais la vieille princesse, reine d'un jour, avait pris l'initiative de fermer à double tour la porte défoncée, protégeant son bad boy des forces morales.

Elle pu le contempler tout son soul et s'endormit aussi.

Quelques heures plus tard un papillon aux ailes iridescentes se posa sur le dard de l'Espagnol ! Ceci ne déclencha pas un ouragan. Mais la cougar qui tremblait de ses ronflements, s'arrêta, ouvrit un œil torve sur cette image poétique et sourit. Déjà propriétaire de la souche, elle attrapa délicatement entre ses dents son nouveau hochet comme une mère chatte déplace ses chatons.

Le prince sentant les humides attentions laissa à la vieille le temps de se faire des souvenirs.

Puis, il sauta du lit, chaussa ses bottes et entreprit le tour du propriétaire. Il descendit du donjon. Le nabot ivre de colère continuait à vociférer et à gesticuler comme un rôti ficelé. Le prince en passant lui cala une pomme dans la bouche.

La vile princesse trébuchant dans ses nippes suivait son mâle, soumise et mendicante. L'espagnol descendit dans la cour, attrapa un garde par le col et le menaça de sa dague.

« Sais-tu où ton maître cache son or ? »

« Non, Monseigneur ! »

L'Espagnol poignarda le garde qui s'effondra comme une chemise qu'on lâche dans le panier à linge.

« Pourquoi faut-il toujours qu'on me contrarie ? Est-ce que l'un d'entre vous sait où est le magot ? »

« Excusez-moi messire, mais si on le savait, on serait parti avec ! »

L'Espagnol d'un mouvement fluide et gracieux coupa le garde en deux.

Il renfourna son épée et revint contrarié vers le nabot, qui avait mangé la pomme.

« Est-ce que tu vas me dire où tu as mis ton or ? »

« Mais enfin espèce de crétin, tu vois bien que je ne possède rien, mes mocassins ont des trous et tu as mangé l'agneau qui me restait ! »

Le prince espagnol qui était équitable, de sa dague libéra le nabot d'une césarienne de gorge. La princesse rombière voyant le départ proche de son hidalgo cherchait à travers un champs de vieux neurones séchés une solution brillante pour se faire mettre en selle. « Je sais ! » dit elle « Où tu peux trouver un châtelain qui possède de l'or » en pensant au prince campagnard.

En réalité elle n'en savait rien mais pour l'instant il fallait partir d'ici, on verrait plus tard. Le prince ne refusa pas l'idée. Il la chevaucha et ils partirent, laissant derrière eux quelques gens dubitatifs « Oui, mais pour nous ça change pas mal de choses tout ça ! Si y a plus de maître... Est ce qu'on s'installe ? »

Enfin plein de questions de ce genre...

Pendant ce temps, nos Bonny and Clyde médiévaux, chevauchaient à travers les steppes, les mandibules affairées à trier l'air de la poussière.

La bouche du cheval lançait des arabesques de baves dans le vent et l'harnachement incongru faisait un bruit de quincaillerie. Il ne fallu pas moins de trois heures pour rejoindre le petit bourg où notre vieux prince retraitait. Il était dans sa serre et boutonnait ses orchidées. Nos héros décochèrent de cheval, et passant sous la tonnelle de laurier rejoignirent la maisonnette. Fidèle à sa brutalité, Percolatos défonça la porte d'un coup de pied, arracha les tiroirs comme on tire la langue et ravagea les placards. Cette barbarie, large comme un bras de mer pourrait noyer tout espoir. Notre vieux prince ivre des ses orchidées surpris par ce vacarme

sorti de sa torpeur. Il imagina qu'un animal sauvage du genre sanglier dévastait son petit intérieur. Inquiet de la sauvagerie de l'intrus, il s'approcha sans faire de bruit. Il vit la nature de l'envahisseur et alla chercher dans son atelier une arbalète de sa fabrication. Ça ressemblait davantage à un fusil harpon. Une petite cordelette accompagnait le carreau. Il l'utilisait pour pêcher les poissons de torrent.

Il s'approcha. Le vacarme destructeur s'était calmé, notre barbare et sa groupie s'étaient attablés et bâfraient les cuisseaux de viande du garde-manger. Le conquistador et sa goule étaient dos à la fenêtre. Ce qui laissa à notre orchidophile tout le temps de chausser ses petites lunettes rondes pour ajuster son tir. Au moment où le monstre amena un pilon de poulet à sa bouche, il vit passer par sa main, rapide comme un poisson, la fléchette qui se planta dans le mur d'en face.

Notre papi fit passer le cordon par dessus le gond du volet et tira de toutes ses forces.

Ce qui leva d'un trait le bras de notre brute. Les yeux torves d'interrogation, l'espagnol se leva instable de stupéfaction. Notre papi en profita pour lui prendre son épée et sa dague.

Le gros poisson espagnol essayait de se libérer. Sa fureur était limitée par la corde.

« Mais qui êtes-vous ? Qu'est ce que vous foutez ici ? demanda le grand père.

- Je suis la princesse que tu aurais dû délivrer il y a bien longtemps, répondit la mégère. L'Espagnol m'a libérée, je lui ai dit que tu avais de l'or ! Je n'ai pas eu mon mariage, j'aurai ma pension !

- Ah, c'était donc toi, ma promise ! Pour commencer, ton père comme le mien sont morts dans la misère. Je me suis dit qu'on ne commençait pas très armés pour une vie de châtelains. Après la mort de mon père, je suis venu m'installer dans ce petit village. Et de tristesse et d'ennui je me suis mis à faire des confitures, toute la journée, rhubarbe, ortie, potiron. J'ai commencé à les donner aux gens du village, puis ils en ont redemandé, ils ont voulu me les acheter, ils en ont parlé dans la région, on m'a invité dans des foires, je vendais plus de trois cent pots dans la journée. Alors, j'ai acheté une petite ferme à côté et

des chaudrons, au départ y en avait quatre, aujourd'hui on ne les compte plus. J'étais riche mais je suis à la retraite, j'ai offert mon entreprise aux gens du village. C'est important pour les générations à venir de proposer un commerce équitable. »

L'Espagnol : « Oh le con ! »

- Je vis tranquille, j'ai de quoi vivre, les gens m'apportent des poulets, des légumes, des fruits. Je m'occupe de mes orchidées, le mercredi après-midi je fais de la confiture avec les enfants. Les gens m'aiment bien, ils sont gentils avec moi. Ça faisait longtemps qu'on n'avait pas eu un ouragan dans le village. Quel est ton nom étranger ?

- Je suis Parcolatos chevalier sans peur et avec quelques reproches. Je pille, détruit, viole. Je n'ai ni empathie ni compassion. Je suis un désir sauvage qui prend et qui tue. Comme le lion dévore l'antilope. Tu es vieux, fatigué et dans tes veines se sont tariées les passions. Tu es ignorant des fougues et des transes. Évidemment, je mords mais c'est à pleines dents. Je ne bois pas de thé en mangeant des biscuits. Je vais jouir des femmes de ton village dont tu fais travailler les hommes. Moi aussi, je vais cueillir les fruits. Et ne crois pas que je ne ferai que des malheureuses. Certaines me regretteront. Tu es plein de douces paroles. Mais la force de vie est plus puissante que tes bienveillances en chaussons. Tu ne peux me garder plus longtemps, j'ai une mission. Je te laisse aux écoulements doucereux de tes philanthropies mais libère le taureau que tu tiens par les naseaux. J'étais là avant toi et je serai là après. Tu m'appelles barbarie mais je suis là depuis toujours. Maintenant que je suis devant toi, tu fais l'effaré ? Parce que je passe par ton village, tu en fais une affaire personnelle, demain ce sera un autre, je suis Percolatos le grand destructeur. Qui te dis que je ne suis pas moi-même un principe d'évolution. Pourquoi ta vérité lente et poussive serait-elle plus juste que la mienne ?

- Parce que tu n'apportes que désolation et tristesse. Après ton départ, il faudra reconstruire les maisons, soigner les blessés, enterrer les morts et pleurer. Pleurer sur tout ce qui était un désir de paix et de fraternité. Nous avons tous une mission mais il semblerait que la tienne soit destructrice de missions. Tu comprends mes interrogations.

- Je suis principe de vie et de mort. Mais tu as oublié que les deux sont si proches. Tu t'es endormi et tu viens de te réveiller. Ca n'est pas un cauchemar, c'est la tranchante réalité. Il y a encore une solution, pour l'instant je suis comme une mouche dans une toile d'araignée. Tu as le pouvoir en ce moment d'arrêter mes massacres, j'ai tué, pillé, violé, je vais continuer à le faire mais à cet instant tu as le pouvoir d'arrêter cela. Tu peux me transpercer avec ma propre épée, tu peux même fermer les yeux, et tu sauveras ton village et beaucoup d'autres. C'est une action noble et juste, tu arrêtes le carnage par ta volonté. J'attends. Ce que je peux faire en une seconde, tu te le reprocherais toute ta vie.

- Es-tu heureux ?

- Comme une meute de chien qui coure après un chevreuil.

- Mais tu n'es pas un animal.

- Je ne me prétends pas homme. Ma sauvagerie est naturelle.

- N'as-tu jamais été attiré par autre chose que la Sauvagerie ?

- Le maniement des armes, l'équilibre, l'effort, la musculature, la volonté, la précision, la justesse, l'anatomie, l'anatomie m'intéresse beaucoup...

- Dans le règne animal la communauté existe, la famille, le sens maternel. Tout cela n'existe pas dans ta chaotique destinée.

- Sais-tu, que les bébés araignées mangent leur mère vivante ? La mienne en a beaucoup souffert.

- Évidemment les chatons, c'est plus mignon.

- Je croque la tête des chats.

- Non.

- Si.

- Je croque la tête des chats comme vous croquez les écrevisses, ces magnifiques crustacés aux carapaces épinostructurales. Le chat est l'endormissement de l'homme. Son magnétisme calme, endort. Il hypnotise et rend mièvre. Il obtient ce qu'il veut. Il a été envoyé par les forces de ralentissement de l'éveil. Le chat est la faiblesse du tigre. Je suis reptilien, pas mammifère. Je suis frère du crocodile et du requin. Il y a en moi une violence intolérable pour ton esprit. Elle est inconcevable, elle provoque l'effroi. Je n'en connais ni l'origine, ni le but. Comment expliquer que le requin possède trois rangées de quatre

cent dents tranchantes comme des rasoirs, alors que deux cents suffiraient ?

(La vieille princesse écroulée sur la table, ronflait.)

Je suis de la famille des effrayants. Je ne suis pas possédé par le vice du crime. Je suis traversé par un courant. Je tue sans faire souffrir. Combien sont-ils à se faire mourir lentement les un les autres à coups de méchancetés, d'indifférence, de malveillances. Celui qui vit à moitié, je le tue complètement. La force qui me traverse, tu l'as déjà ressentie, mais d'une manière infinitésimale. Tu imploieras dans ton gilet si je te prends la main. En ce moment, c'est une période calme. En temps de guerre, je multiplie mes foudres et prête mains forte aux vainqueurs mais là je fais de la maintenance. Je dégorge. Je taquine. La mort est un acteur de précipitation. Quand je flirte avec les avarés, les coriaces, les acariâtres, ils redeviennent doux comme des enfants malades. Ils font du repentir. Ah, ils en font du repentir. Autant qu'on peut faire de crêpes. Des couches de repentir pour épaissir leur foie. Pour rattraper le retard, ils vont faire des heures supplémentaires. Ils comprennent promptement la compassion, la pitié. L'espoir est sur la pointe des pieds. Mais il est trop tard. Il faut rendre son devoir. Je viens faire mon travail. Et eux, je les libère. Décharge toi de ce sac de misère, je m'en charge et toi, prends la route de l'air. Veux-tu que je te tue simplement puis que je mutile ton corps ? Tout le monde croira que tu t'es battu comme un régiment. N'en est tu pas ravi ? Sacré promotion, prime de fin de vie ! Tu étais paresseux, tu finis valeureux. Tu laisseras aux mémoires le souvenir d'un preux.

- N'y a-t-il pas mille vengeurs à ta poursuite ?

- Étrangement, on ne court pas après la mort.

- Au moins des adversaires, des braves qui jurent de se venger ?

- J'imagine que des orphelins en ont fait leur quête. Je les tuerai plus tard.

- Te tuer ou te laisser partir, n'y a-t-il pas une autre solution ? Que dirais-tu d'être maître d'armes des jeunes générations ? Nous serons forcément victimes d'invasions, tu peux nous y préparer !



- Tu veilles à ta sérénité. Tu veux faire ta mort belle, tu t'y es préparé. Et si je te demandais de m'accompagner, tu serais surpris de découvrir la vie.

- Mais je suis vieux et bienveillant !

En quoi te serais-je utile dans tes projets sanglants ?

Tu viens de me convaincre que tu es une source.

Que c'est contre nature d'en modifier la route.

Et te suivre où ? La tempête n'est pas une direction !

Où que tu passes tu fais couler le sang.

Je ne peux juguler une telle hémorragie

- Alors tue-moi.

- Je ne suis pas l' élu qui doit t'ôter la vie.

Tu dois partir, je te rends à ton destin.

Je laisse au lecteur le soin d'imaginer la suite,

Je n'ai pas de solutions pour les problèmes mythiques.